

# Le féminisme est un humanisme

## Les femmes dans l'oeuvre de Gabrielle Roy

Lori Saint-Martin

Numéro 170, 2013

Mémoires de Gabrielle Roy

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/70501ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Les Publications Québec français

ISSN

0316-2052 (imprimé)

1923-5119 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Saint-Martin, L. (2013). Le féminisme est un humanisme : les femmes dans l'oeuvre de Gabrielle Roy. *Québec français*, (170), 34–35.

# LE FÉMINISME EST UN HUMANISME : les femmes dans l'œuvre de Gabrielle Roy

PAR LORI SAINT-MARTIN\*

ON A ABONDAMMENT signalé, et avec raison, le profond humanisme de Gabrielle Roy, sa solidarité avec les pauvres et les opprimés de la terre, convictions évoquées avec une vibrante poésie dans « Terre des hommes », le texte qu'elle a rédigé à l'occasion de l'Exposition internationale de Montréal, mais présentes dans l'ensemble de son œuvre, y compris dans ses fictions autobiographiques les plus intimistes et personnelles. Sa soif de justice et de fraternité universelles l'a conduite à critiquer la guerre et surtout la misère qui pousse les hommes du peuple à s'engager, à s'interroger, dans *Alexandre Chenevert*, sur les conflits mondiaux et le moyen de parvenir à la paix, ou encore à représenter, très tôt, la réalité ethnique plurielle du Québec et du Canada. Elle brosse des portraits pleins de compréhension tant des Inuit, dans *La rivière sans repos*, que des immigrants comme Sam Lee Wong et Martha Yaramko dans *Un jardin au bout du monde* et les mères de *Ces enfants de ma vie*. Invariablement, elle prend parti pour les humbles et les exploités, pour Saint-Henri contre Westmount, pour les trappeurs indiens exploités par le marchand de fourrures dans *La Petite Poule d'eau*, pour la mère qui, dans *Ces enfants de ma vie*, fabrique des fleurs en papier pour les vendre « à bas prix dans les grands magasins qui les revendaient cher. »

Ce parti pris en faveur de tous les opprimés englobe, chez Gabrielle Roy, une profonde solidarité avec les femmes, et plus particulièrement avec les mères. La souffrance de sa propre mère et de tant d'autres femmes de sa génération l'aura marquée au fer blanc et aura déterminé dans une grande mesure ses propres choix de vie avant de devenir l'un des principaux moteurs de son écriture. Si elle-même n'hésite jamais en entrevue à se dire féministe (« pendant longtemps les femmes furent les esclaves des temps modernes », affirme-t-elle en 1966), ce n'est qu'avec la parution des lectures pionnières de Paula Gilbert Lewis, Patricia Smart ou encore Agnès Whitfield, à partir du milieu des années 1980, que la critique a mis en lumière cette dimension de son œuvre. Or si aucun auteur digne de ce nom ne se limite à une seule question, aussi brûlante soit-elle, la grande place accordée aux femmes et au féminin est une constante de toute l'œuvre royenne, autant dans l'œuvre publiée que dans ses importants inédits.

Le rapport mère-fille, motif récurrent dans l'écriture des femmes, est au centre de l'œuvre. Gabrielle Roy dépeint avec tendresse et lucidité des femmes qui éveillent chez leurs filles des sentiments mitigés : loyauté et admiration, désir de les « venger », honte, culpabilité, refus de reproduire leur destin et besoin de les fuir pour se réaliser, mais aussi de renouer, par l'écriture, avec celle qu'elles ont d'abord reniée. Tragédie réitérée, la fille, dans la fiction royenne, doit rompre, partir, rejeter la mère pourtant follement aimée, gagner sa liberté au prix d'une mutilation radicale et d'un remords éternel (*Le temps qui m'a manqué*, dernier fragment de l'autobiographie royenne, revient sur la culpabilité que ressent encore, à la fin de sa propre vie, la fille qui a abandonné sa mère déjà âgée et malade). Ce qu'elle rejette ainsi, c'est surtout la misère qu'a connue la mère, au profit des études, du voyage, de la création : puisque la maternité n'est pas, alors, compatible

avec d'autres réalisations, les filles de l'œuvre iront radicalement ailleurs. De fait, aucune jeune femme de l'œuvre, pas plus que la romancière elle-même, ne choisit la maternité (Elsa et Florentine sont mères contre leur gré). C'est donc à la fin d'un monde, celui où les femmes n'existaient qu'en tant que mères, et au début d'un autre, marqué par l'engagement socio-professionnel et la quête de l'égalité, que Gabrielle Roy nous fait assister.

Paradoxe : c'est de la mère elle-même que vient l'ardent désir de liberté, de création et de mobilité qui pousse les filles de l'œuvre à la quitter pour se réaliser. À part Rose-Anna, trop occupée à assurer la simple survie de sa famille, les mères royennes rêvent d'apprendre, d'enseigner, de voyager. Rappelons-nous que c'est en 1929, alors que Gabrielle Roy a vingt ans et entame sa carrière d'enseignante, que les Canadiennes deviennent des « personnes » au sens de la loi. Et tout au long de son œuvre, se pose la question angoissée de savoir si les mères peuvent être des personnes, des êtres humains au sens plein du terme. Or, pour qui veut s'épanouir et se perfectionner, le minimum vital semble être, pour Gabrielle Roy, de jouir de la libre disposition de son corps, doublée de la capacité de gagner sa vie puis de posséder la disponibilité mentale nécessaire pour pouvoir réfléchir, créer et, expression ultime de la liberté, partir en voyage. En effet, pour la romancière, la liberté, incarnée notamment par le voyage, est l'attribut essentiel de l'être humain. Voyager, c'est non seulement parcourir le vaste monde, mais aussi se découvrir soi-même, chercher ardemment à devenir meilleur, s'ouvrir à autrui dans un élan passionné qui annonce la grande fraternité humaine. Les mères de famille, épuisées par les nombreuses maternités et happées par les mille tâches du quotidien, ne s'appartiennent nullement et ne peuvent qu'aspirer à cet idéal. « Maman me dit qu'elle avait encore envie d'être libre ; elle me dit que ce qui mourait en dernier lieu dans le cœur de l'être humain ce devait être le goût de la liberté », raconte Christine dans *Rue Deschambault*. Autrement dit, pour la romancière, les mères de famille sont des prisonnières qui rêvent d'être des voyageuses, alors que les jeunes femmes sont des voyageuses qui craignent plus que tout de devenir des prisonnières.

Les mères sont donc, en quelque sorte, des êtres humains en puissance mais manqués, faute de possibilités concrètes et à force de se consacrer aux autres. Et pourtant, si elle consacre tout un livre, *La montagne secrète*, à un peintre masculin, Gabrielle Roy célèbre aussi la créativité des femmes, et notamment celle des mères. Les contes oraux d'Éveline, la poupée fabriquée à partir d'objets quotidiens par la « grand-mère toute-puissante », le « jardin au bout du monde » de Martha Yaramko, entre autres, font triompher les plus hautes valeurs métaphysiques : la beauté, la vie, la résistance à la mort. Le jardin de Martha, arraché péniblement à un climat hostile, inspire la narratrice, lassée de son métier et découragée de la vie (« Écrire m'était une fatigue »). Quant à la grand-mère, la petite Christine la confond avec « Dieu le Père » et l'imagine au paradis qui régit de main de maîtresse, pourrait-on dire, les affaires terrestres : « Longtemps il me resta dans l'idée que ce ne pouvait être un homme sûrement qui eût fait le

monde. Mais, peut-être, une vieille femme aux mains extrêmement habiles ». Cela dit, ce n'est en général que vers la fin de leur vie, abandonnée de leurs enfants depuis longtemps et donc redevenues libres, mais aussi trop seules, que ces femmes peuvent enfin s'adonner à la création. Jeunes, elles ne sont que des prisonnières du foyer.

Tout au long de l'œuvre publiée, par petites touches, Gabrielle Roy évoque la souffrance maternelle et dénonce l'obligation qui est faite aux femmes d'avoir de nombreux enfants dont elles ne sont pas capables de s'occuper comme elles le voudraient, malgré tout l'amour qu'elles leur vouent. Le ton oscille entre le désespoir, la colère et la résignation. Mais c'est surtout dans son abondante œuvre inédite, et notamment dans deux romans plusieurs fois remis sur le métier, *Baldur* et *La saga d'Éveline*, que la romancière explore longuement la question. *Baldur* raconte l'histoire d'une jeune femme rêveuse de santé fragile, Édouardina, dont la vie, après son mariage, ne sera qu'une suite de grossesses, de maladies et de trop brefs moments de répit ; elle mourra jeune, épuisée. La fin du roman, bien après sa disparition, évoque un moment plus heureux où les jeunes couples peuvent maîtriser leur fécondité et n'avoir que les enfants qu'ils désirent. Quant à *La saga d'Éveline*, elle raconte la jeunesse assoiffée de liberté d'un personnage inspiré de la mère de la romancière, sa chute dans la féminité traditionnelle avec la puberté et sa vie de femme mariée, marquée comme celle d'Édouardina par l'enfermement et l'épuisement. Sur des milliers de pages noircies au cours d'une vingtaine d'années, dans des textes maintes fois repris et remaniés de manière quasi obsessionnelle, Gabrielle Roy dénonce avec virulence le clergé, les médecins, l'institution du mariage, les exigences d'une société et d'une nature acharnées contre les femmes. Voici un exemple parmi mille : Éveline constate « que ce monde était fait par des hommes – prêtres ou mari – et, somme toute, pour des hommes, l'ordre y reposant sur des qualités en définitive d'inférieures que l'on demandait aux femmes : avant tout la soumission ».

Pudique dans l'œuvre publiée, Gabrielle Roy décrit longuement dans les inédits les souffrances du corps féminin, des premières règles à la ménopause en passant par les affres de l'accouchement ; elle y aborde aussi des thèmes qu'on imagine mal sous sa plume, la jouissance féminine, par exemple, mais aussi l'adultère. Si la qualité littéraire de ces écrits n'est pas insigne, ils fascinent tout de même dans la mesure où ils révèlent une autre Gabrielle Roy, habitée par l'indignation et la révolte, loin de la compréhension souriante et du ton mesuré de l'œuvre publiée. Les efforts qu'elle y a investis, les passions qu'elle y a exprimées les rendent dignes d'attention, même si elle a choisi, pour des raisons sans doute à la fois esthétiques et idéologiques (ils n'étaient pas achevés du point de vue formel et auraient choqué à l'époque de leur rédaction), de ne jamais les donner à lire au public.

Paradoxalement, dans ces œuvres où la critique du patriarcat, mais aussi d'hommes particuliers, les maris se révèlent, eux aussi, des victimes que Gabrielle Roy dépeint avec une grande compréhension. Prosper, le mari d'Édouardina, tourmenté par ses désirs sexuels mais désireux d'épargner sa femme, est plongé dans la culpabilité quand il lui arrive, de loin en loin, de coucher avec une autre. Et c'est le père d'Éveline, François, qui rêve d'un monde plus égalitaire : « ...elles seront plus libres à l'avenir, pensa-t-il avec une sorte de consolation ; leurs vies deviendront meilleures. Sans doute, un jour, cesserons-nous de les immoler si complètement à nos vœux et à nos projets ; il y aura des femmes plus heureuses, oui, songea-t-il, auprès d'hommes moins autoritaires, plus justes ».



Bibliothèque et Archives Canada/MIKAN 4325089

« Pionnière du roman urbain, comme on le sait, Gabrielle Roy a également été une pionnière de l'écriture au féminin. Dès les années 1940 et 1950, ses œuvres annoncent des questionnements féministes qui se généraliseront au Québec à la toute fin des années 1960 : les voies de l'émancipation féminine, la libre disposition du corps, la relation mère-fille, le rapport entre les femmes et l'art. »

Toute l'œuvre royenne s'inscrit ainsi sous le signe de l'ambivalence et du paradoxe. Femme émancipée, Gabrielle Roy est obsédée par le sort de la captive. Elle fait l'éloge de la mère, mais aussi son procès. Tout en voyant dans la maternité la cause première de l'oppression des femmes, elle célèbre le dévouement des mères. Son féminisme est discret – et virulent. Si elle cultive l'image d'une femme sereine, ses écrits inédits sont empreints de rage. Profondément introspective, elle demeure toujours, y compris à son plus intimiste, dans le social, avec sa méditation sur les possibilités ouvertes aux femmes.

Pionnière du roman urbain, comme on le sait, Gabrielle Roy a également été une pionnière de l'écriture au féminin. Dès les années 1940 et 1950, ses œuvres annoncent des questionnements féministes qui se généraliseront au Québec à la toute fin des années 1960 : les voies de l'émancipation féminine, la libre disposition du corps, la relation mère-fille, le rapport entre les femmes et l'art. Elle rêve d'un monde vraiment juste pour tous, où les hommes ne seraient pas privilégiés par rapport aux femmes, ni l'inverse du reste, mais où tous pourraient se réaliser, s'exprimer, vivre harmonieusement en société. De manière à la fois raisonnée et passionnée, elle a contribué, tout au long de sa vie, à la vaste réflexion critique – sur les femmes, sur les rapports entre les sexes, sur la justice sociale et sur les valeurs symboliques – qui a compté parmi les grands débats du siècle. Son œuvre ne s'y limite certes pas ; mais l'amputer de cette dimension, ce serait l'appauvrir irrémédiablement. \*

\* Professeure au Département d'études littéraires (UQAM), auteure et traductrice